



# Réception d'Éric Brogniet

DISCOURS DE PHILIPPE JONES

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 20 OCTOBRE 2012

Monsieur,

Notre rencontre aujourd'hui m'oblige à prendre quelque distance. L'appellation Monsieur et le vouvoiement sont de tradition en de telles circonstances. La camaraderie et le quotidien s'estompent pour faire place aux décors de l'accueil. Et je me sens à l'aise, malgré le vocabulaire, et fidèle à mes sentiments, qui, vous le savez, sont ceux d'une amitié claire. Que votre caractère, qui peut être vif et spontané, n'en prenne donc aucun ombrage.

Et ne croyez pas que vous entrez pour autant dans une Compagnie formaliste et sclérosée, comme ceux qui n'en sont pas aiment à le sous-entendre. Vous êtes ici parce que vos Confrères, à l'image de ce qu'ils furent eux-mêmes, ont estimé que la qualité de vos travaux se devait d'être reconnue et ont voté librement, à bulletin secret, votre élection.

Vous êtes reçu ce jour académicien par vos pairs. Une distinction donc, mais aussi une charge. N'imitiez pas certains, une infime minorité heureusement, aggravée hélas par l'âge, qui se bornent à s'en réjouir, le font savoir, et restent chez eux ! Nous sommes une Compagnie et cela implique un mouvement commun, des obligations, des réunions mensuelles, des exposés, des jurys, une action constante et éclairée, bien au-delà du feu médiatique et des modes du jour, pour la défense et l'illustration des lettres belges de langue et de littérature françaises. C'est ce que vous avez déjà fait, Monsieur, et que vous continuez à faire. Nous avons donc confiance.

Accueillir un poète est une tâche délicate. Tout poème ne questionne-t-il pas ? Tout texte contemporain part d'un réel ou s'efforce de l'atteindre, et l'on

pourrait dire que chaque poème se situe entre ciel et terre, enfer compris. Les variantes entre tangible et imaginaire peuvent être multiples, équivoques ou ténues.

Commenter réduit la chair vive du poème ; toute explication en modifie l'accent ou l'équilibre. Tout discours jette un trouble, seul le tête-à-tête peut déboucher sur un accord ou un divorce selon l'apriorisme du quémandeur.

Vous êtes né, Monsieur, à Ciney le 16 août 1956. La mère et l'enfant vivent le grand événement pendant six jours et rejoignent la maison familiale à Andenne où le père, expert-comptable, est fondé de pouvoir à la fonderie de la ville et fils, lui-même, d'un artisan ébéniste. La mère appartient à une famille de commerçants en textiles ; Éric aura deux sœurs. Il fait ses études primaires à l'École Libre Saint-Louis et entame ses humanités gréco-latines au Petit séminaire de Floreffe jusqu'à la troisième année. Il y reçoit une bonne formation et s'affirme un sportif, pratiquant le football et le judo. Un différend l'oppose à un surveillant, ce qui provoquera le renvoi de l'un et l'autre. Il continuera ses études à l'Athénée royal d'Andenne et les terminera au Jury Central de Bruxelles. Tels sont les faits.

Lors de ces années d'Andenne, dont il deviendra plus tard citoyen d'honneur, il suit des cours à l'Académie de Musique, se passionne pour le rock, acquiert une batterie avec l'argent gagné pendant ses vacances, s'intéresse au bouddhisme, lit Tagore, Michaux, Huxley, William Blake... Son père, dont la santé décline, l'informe qu'il ne pourra lui payer de longues études et l'oriente vers la bibliothéconomie et les sciences documentaires.

Éric Brogniet commence à écrire à quinze ans et la poésie se révèle à lui telle une ascèse et une voie privilégiée de la connaissance.

La nature existe, elle aussi, celle qui entoure Andenne, « *la rive droite de la Meuse, la lumière du Condroz, sa pierre, les carrières, les terres agricoles et forestières, il y a là, déclare-t-il plus tard, une réserve d'images et d'impressions dont le poète se nourrit et qui donne une tonalité à son écriture*<sup>1</sup> ».

Lorsqu'il a vingt ans, son père décède, et le fils en souffrira. Le père est quelqu'un vers lequel on se tourne pour poser des questions et recevoir des réponses, des avis, des conseils. Je le sais, ayant perdu le mien, jeune encore, fusillé

---

<sup>1</sup> Interview d'É. Brogniet sur le site de la Maison de la Poésie de Namur.

en 1943, en cette date précise d'aujourd'hui, où la vie de votre œuvre, Monsieur, vient contrer l'absence. Une mère peut vous sentir et vous comprendre ; au père il faut parler et la formulation est chose importante.

Vous trouvez dans la bibliothèque paternelle *L'histoire du surréalisme* de Maurice Nadeau et un ouvrage sur les peintres impressionnistes, des leçons de lumière qui rejoignent vos expériences mystiques, celles de l'énergie. En 1981, vous devenez fonctionnaire provincial à Namur, ayant, de plus, découvert les poètes contemporains.

Je reçus *Femme obscure*, votre premier recueil, en 1983, accompagné d'une carte manuscrite respectueuse, écrite sans doute par quelqu'un qui se croyait au bas de l'échelle et qui cherche à la gravir. Le premier poème me surprit ; le voici :

*Là où existe la mèche ils ignorent*

*La lampe*

*Là où existe la lampe ils ont*

*Vendu la mèche*

*Et là-bas*

*S'ils gardent*

*Mèche et lampe*

*C'est pour mieux*

**Tuer la lumière**

Il y a ici une économie du verbe, un jeu de langage et une chute surprenante. Il y a de l'humour dans cette mise en garde qui met la pendule à l'heure, après le sourire. C'est l'écrit du poète qui sait que « *Tout peut dépendre d'un regard / Au milieu des cascades*<sup>2</sup> ».

Un autre vers, rencontré un peu plus tard dans l'œuvre, « *L'orage aimante, très haut, les sources*<sup>3</sup> » m'apparaît comme un parfait résumé de l'éclosion poétique, en fait de la création. Nous sommes en 1989, le poète trouve son rythme, sa cadence, des textes courts s'enchaînent l'un à l'autre, et l'œuvre, sans cesse grandissante, fera

---

<sup>2</sup> *Femme obscure*, Paris, Le Pont de l'Épée, 1982, p. 5, 12.

<sup>3</sup> *Poèmes I*, Amay, L'Arbre à paroles, 2002, p. 280.

dire au poète français Jean Orizet : « Pour lui, l'acte poétique consiste bien à transgresser sans cesse le réel pour en faire, non pas un surréel, encore moins un irréel, mais un réel supérieur, cette synthèse entre mythe et réalité, impossible pour la pensée scientifique, mais que l'imaginaire poétique parvient à concevoir<sup>4</sup>. »

Dès 1993, en tête du recueil *Surgissement*, vous écrivez : « *Au commencement/ Cette beauté de l'air/ L'or du ciel/ Que le temps sait foudroyant*<sup>5</sup> », cette prise de conscience tourne court et les cinq vers suivants infirment ce qui vient d'être dit :

*Mais il n'est nul commencement*  
*Nous créons sans cesse*  
*Par approches par fractures*  
*Ce qui nous requiert*  
**Et nous échappe cependant**

Les images s'accumulent, des blancs les séparent, et, dès *L'ombre troue la bouche* en 1996, la densité s'accroît, il y a choc, il y a lutte, « *Un va et vient perpétuel*<sup>6</sup> ». Et plus tard, « *On travaille le dos au mur/ En état d'urgence et de rupture*<sup>7</sup> ». La juxtaposition des contrastes ou des compléments crée un rythme, sans doute saccadé, mais qui n'est pas sans rapport avec celui d'une batterie de jazz, familière à l'oreille et aux gestes de l'auteur dans sa jeunesse.

Parfois, lorsque la tension se détend, que le frein ne répond plus, le poète nous confie : « *Et la nuit était pleine de pneus hurlants et de verre brisé*<sup>8</sup>. » La réalité vous saute au visage, les grands principes, les petits conflits, tout y passe ; si le recul fait quelquefois défaut, le souffle emporte ce que Christophe Van Rossom appelle « *la beauté déchirée d'être*<sup>9</sup> ». Le cauchemar est proche, la nuit, le jour et les faits se nomment, par antithèse, *L'humanité délivrée* !

---

<sup>4</sup> J. Orizet, préface à *Le feu gouverne*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1986, p. 7-8.

<sup>5</sup> *Poèmes II*, Amay, L'Arbre à paroles, 2002, p. 13.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>9</sup> Ch. Van Rossom, *L'angoisse et la ferveur*, in : Eric Brogniet, *poète de haute exigence*, Revue L'Arbre à paroles, n° 152, 2011, p. 24.

La mainmise revient. Dans une interview récente, vous déclarez : « *Ce qui m'intéresse c'est le destin de l'homme d'aujourd'hui dans le monde d'aujourd'hui. Le poète est de plus en plus seul, face à lui-même dans un monde en mutation (...) Pour écrire j'ai besoin de vivre des expériences, me mettre en situation de pouvoir ressentir une traversée des dangers (...) Ecrire c'est un acte où on s'affronte à soi-même (...) Remuer à l'intérieur de soi les zones de l'inconfort*<sup>10</sup>. »

En 1997, vous publiez *Dans la chambre d'écriture*, où devrait se passer matériellement la création des textes. Lieu privilégié, clos, puisque chambre où la concentration se fait, mais aussi chambre d'échos où ceux du monde, de l'extérieur, rencontrent ceux de l'intérieur, où la jonction peut s'opérer entre ailleurs et soi-même ; une « chambre d'écoute » telle que la nomme Magritte en y représentant une pomme occupant, du sol au plafond et du mur à la fenêtre, tout l'espace, le fruit concret, vert de sa jeunesse, l'œuvre accomplie.

Mais ce lieu n'est pas que celui des échos ou de l'écoute, il est aussi celui des réponses, où l'un et l'autre se mêlent, une chambre d'accouchement où une libération s'accomplit, où le transfert se traduit : « *Dans nos veines désertées à nouveau tombera le jour*<sup>11</sup> », dites-vous, et vous ajoutez :

*Dans le trou du poème dans la tombe du livre  
Bouge et grandit cette parole qui nous dépouille  
Un peu plus chaque jour*

### **De nous-mêmes**

Ainsi le mariage se fait, ainsi l'enfant s'annonce et se révèle. Le réel n'est pas ce que l'on voit ou trouve d'un coup d'œil distrait. Notre Confrère Jacques Crickillon fait appel à une très belle image pour qualifier ce recueil : « *Cette écriture dense, serrée, écrit-il dans la préface, qui s'ouvre pour se refermer, c'est la main de l'enfant légendaire en quête de ses cailloux blancs que la vie lui a dispersés*<sup>12</sup> ». Et Brogniet précisera plus tard : « *Le réel est une pellicule surexposée / Où l'on ne peut bien voir*

---

<sup>10</sup> Voir note 1.

<sup>11</sup> *Dans la chambre d'écriture*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997, p. 40, 43.

<sup>12</sup> J. Crickillon, préface à *Dans la chambre d'écriture*, *op.cit.*, p. 7.

qu'en se brûlant les yeux<sup>13</sup> ... ». L'image n'est pas ici excessive, se brûler les yeux n'est pas devenir aveugle, c'est l'éblouissement.

La création n'est-elle pas une accumulation de nuées qui doit se résoudre ? Votre admiration pour Pierre Reverdy vous fait choisir une autre image, presque inverse : « *Le poète est un plongeur qui va chercher dans les plus intimes profondeurs de sa conscience les matériaux sublimes qui viendront se cristalliser quand sa main les portera au jour*<sup>14</sup>. » L'image est différente, mais le résultat est le même, et j'y souscris, comme l'aurait fait sans doute Fernand Verhesen qui fut mon grand frère pendant plus de cinquante ans et auquel vous allez rendre hommage.

Revenons à vous. À côté du poète, il y a l'homme et, selon les saisons, celui-ci peut passer devant l'autre sans l'exclure pour autant, le poète reste toujours présent dans le sensible comme dans l'action. L'action occupe, en effet, chez Éric Brogniet une place importante. En 1988, il est détaché par le Conseil provincial auprès de la Maison de la Poésie de Namur, en qualité de conseiller littéraire, et organise des rencontres et des colloques. Il en deviendra directeur en octobre 2003, après avoir été, pendant trois ans, Conseiller du Ministre des Arts et Lettres de l'Exécutif de la Communauté française, où sa charge fut celle du livre et de la lecture. Ses expériences et ses connaissances passent donc de la bibliothéconomie au plus haut niveau de la politique des Lettres.

La Maison de la Poésie n'est pas une mécanique que l'on fait rouler, c'est une institution qu'il faut animer par des conférences, des festivals, une bibliothèque et un centre d'archives ouverts aux consultations, et c'est au directeur de rendre tout cela accessible et vivant.

La présence d'une revue s'impose, elle se nomme *Sources*. Brogniet la crée et la dirige depuis 1987. Elle sera l'une des plus denses et révélatrices de la poésie de langue française en Belgique, mais attentive aussi à la poésie mondiale.

*Sources* de 1987 à 2000 s'exprime sous forme d'épais volume, de deux cents à trois cents pages, publiant des études, des textes, des inédits. À titre d'exemple, en octobre 1998, un numéro intitulé *Poésie, réel, réalité* a traité principalement à Jacques Ancet, Fernand Verhesen, Philippe Jones, Yves Peyré et Jean-Luc Steinmetz. L'étude critique, que Brogniet me consacre, dépasse les quinze pages imprimées,

---

<sup>13</sup> *À la table de Sade*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2012, p. 92.

<sup>14</sup> P. Reverdy, *Pensées sur la poésie*, in : *Sources*, n° 21, octobre 1998, p. 5.

auxquelles s'ajoutent des poèmes inédits, le tout étant la conséquence d'une invitation à une rencontre littéraire antérieure.

Le volume se termine par des *Lectures* de Brogniet lui-même, vingt-sept pages en petits caractères, non pas des compte rendus vite faits bien faits, mais des analyses critiques dont certaines occupent deux ou trois pages. Ce même complément peut être ailleurs collectif et réparti selon l'origine des textes, Belgique, Québec, Italie, Espagne, Catalogne, Angleterre, Allemagne et même Russie.

La revue est diffusée par une série de librairies belges et françaises et ce travail critique présente un double intérêt : l'engagement de son directeur et le choix des ouvrages retenus qui permet de faire un relevé des œuvres les plus notables à l'époque. Cette initiative continue et amplifie sensiblement le travail entrepris, dans les années 1980, par les *Dossiers L* de la Province du Luxembourg qui réunissaient des monographies plus courtes sur nos auteurs.

Pour en revenir à l'activité de la Maison de la Poésie, vous y fondez le Festival International de Poésie Wallonie-Bruxelles, auquel assistent des écrivains de notoriété. Vous participez vous-même à de nombreuses conférences à l'étranger, Canada, Russie, Espagne, France, Israël et jusqu'en Slovénie. Je ne sache pas que vous ayez semé la bonne parole à Bornéo ou aux îles Aléoutiennes !

Pour terminer à grands traits l'activité critique, vous êtes également l'auteur d'ouvrages sur Christian Hubin et Jean-Louis Lippert et vous vous êtes par ailleurs ouvert à l'Orient en publiant en 2001 *La poésie arabe moderne. Vers un nouvel humanisme*.

Poèmes, critiques, lectures, si ces matières constituent presque la totalité de la demeure d'Éric Brogniet, il reste encore une large fenêtre de sa sensibilité ouverte sur les arts autres que littéraires. L'activité plastique occupe une place de choix. Dès 1991, *Nicolas de Staël, le vertige et la lumière*, poétiquement vous retiennent, ainsi que Modigliani ou Marc Chagall. Des peintres collaborent, illustrant ou rehaussant vos textes, des gravures ornent certains recueils, le poète dialogue avec les photographies que lui propose Bernard Gilbert, sous le titre évocateur, pour l'un et l'autre, *Une errante intensité*, et dans *L'atelier transfiguré* il

nous avoue « *Je vous peins la vie / Avec les couleurs élémentaires / De l'amour et du temps*<sup>15</sup> ».

Ce dernier recueil reçut à Paris le Prix Louise Labé en 1992. Cette distinction n'est pas la première ni la dernière. Il y eut conjointement le Prix Robert Goffin et le Prix Hubert Krains pour le second recueil publié en 1984. D'autres prix suivirent en Belgique et en France, du Prix Max-Pol Fouchet au Prix Maurice Carème et aussi des prix de notre Académie, le Malpertuis, l'Eugène Schmits ou le Félix Denayer, autant de jalons vers aujourd'hui.

J'ai appris en préparant ce texte que vous aviez reçu le Prix Adam en l'an 2000, décerné au meilleur animateur culturel dans le domaine de la poésie en Communauté française. Ceci démontre l'ampleur de votre action et m'évite de la détailler davantage. Ce prix m'intrigue par son appellation apparemment réductrice : Prix Adam. Il n'était pas seul sur terre, Adam, notre père à tous. Et Eve, où se cachait-elle ? Car la présence féminine habite les pensées et l'imaginaire du lauréat.

Revenons, Monsieur, à la poésie, qui, ainsi que la qualifie Leopardi, « *est elle-même le sommet du discours humain*<sup>16</sup> ». Vous publiez en 2009 *Ulysse, errant dans l'ébloui* qui est le terme d'un long voyage, évoqué dès 2001 dans *Autoportrait au suaire* dont Jacques De Decker dira : « *Il y a une fièvre dans cette poésie de la passion, mais aussi une intelligente guidance*<sup>17</sup> » ; et que devait prolonger en 2007 *Ce fragile aujourd'hui*.

Selon Myriam Watthée-Delmotte, cet *Ulysse errant* est « *échoué et sans repères dans une existence dont il ne comprend guère le sens, il est le survivant d'un naufrage intérieur*<sup>18</sup> ». Est-ce un aveu, est-ce une projection du poète lui-même ? Le poème abouti est toujours une délivrance, car s'il n'y avait rien à délivrer, il n'y aurait pas de vrai poème. Dans *Ce fragile aujourd'hui*, vous notiez déjà<sup>19</sup> :

---

<sup>15</sup> *L'atelier transfiguré*, Paris, Le Cherche-Midi, 1992, p. 43.

<sup>16</sup> G. Leopardi, *Zibaldone*, Paris, Allia, 2003, p. 182.

<sup>17</sup> J. De Decker, *Une conscience de référence*, in : *Eric Brogniet, op.cit.*, p. 26.

<sup>18</sup> M. Watthée-Delmotte, 4<sup>e</sup> de couverture de *Ulysse, errant dans l'ébloui*, Châtelineau, Le Taillis Pré, 2009.

<sup>19</sup> *Ce fragile aujourd'hui*, Châtelineau, Le Taillis Pré, 2007, p. 87.



*Le corps qui écrit est une solitude vivante*  
*Sans écran : on peut le toucher*  
*Et si on le touche, il faut savoir l'aimer*  
**Dans la solitude qui le traverse**

Cette tension, cette angoisse, s'apaise et trouve une aisance nouvelle dans votre dernier recueil publié cette année *À la table de Sade*. Malgré le titre, malgré le sujet qui implique l'éveil des sens, choisissons un poème heureux dans sa formulation<sup>20</sup> :

*Voici l'oracle de la neige*  
*Les nébuleuses prises au pied de la lettre*  
*Avec l'ambre et l'ombre des orages*  
*Et le premier cri du secret*  
*Sur votre bouche quand l'aube*  
*Traverse le jardin*  
*Avec sa voix blanche et ses fumées*

Il est un vers de Shakespeare, dans *Vénus et Adonis*, qui m'habite depuis longtemps : « *Then why not lips on lips, since eyes in eyes* » (Et pourquoi pas lèvres sur lèvres, si les yeux dans les yeux). Pour moi, c'est une évocation merveilleuse de la sensualité, celle que je trouve dans votre poème.

Et je souhaite, Monsieur, rester dans la blancheur de votre évocation avec deux de vos vers qui y font allusion<sup>21</sup> :

*Avec l'étincelle boréale de l'air*  
**Et la nudité blanche des femmes**

Ainsi, avec celle que l'on voit et que l'on ne peut atteindre et celle qui est là et que l'on pourrait toucher, nous embrassons, grâce à vous, la sensibilité de l'univers et, avec le réel, vous jonglez dans l'imaginaire.

Soyez donc, Monsieur, le bienvenu.

---

<sup>20</sup> *À la table de Sade, op.cit.*, p. 24.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 35.

Copyright © 2012 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

Philippe Jones, *Réception d'Éric Brogniet. Séance publique du 20 octobre 2012 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2012. Disponible sur : <[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>